

ORIENTAUX ORIENTALISTES : LES PHARAON, INTERPRETES DU SUD AU SERVICE DU NORD

Orientaux d'origine, les Pharaon sont entrés en contact avec les troupes françaises lors de l'expédition d'Égypte. Au service de la France comme interprètes, ils vont passer du Sud au Nord, topographiquement aussi bien que culturellement. A travers la reconstitution de l'histoire de cette famille, où la réussite sociale se nourrit de la compétence qu'offre la connaissance d'une langue orientale, l'arabe, on espère mieux comprendre un mode d'intégration à la société française, via le service de l'Etat – avec un détour par l'Algérie, autre Orient, nouveau Sud.

Est-ce une identification à l'objet ? Nous avons procédé comme souvent au XIX^e siècle, par accumulation, travaillant à rassembler le plus possible de pièces sur ces personnages secondaires, suffisamment bien documentés pour qu'on parvienne à restituer leur parcours avec une certaine précision, mais qui n'ont jamais intéressé les historiens pour eux-mêmes. Cette reconstitution tend à l'impossible exhaustivité, au risque de l'étouffement. On peut cependant espérer y trouver le départ de nouvelles perspectives, comme dans toute biographie. Pour qui veut comprendre une vie, individuelle ou familiale, tout détail est en effet à saisir, indice qui se révélera peut-être révélateur plus loin dans l'enquête, toujours ouverte. On restitue ainsi la complexité des choses, et on retrouve des logiques parfois perdues dans l'écartèlement des recherches thématiques. Il faut se garder de croire pouvoir jamais lever l'ombre du mystère des personnes. Mais on peut, à suivre ces destins particuliers, trouver des clés pour mieux comprendre certains phénomènes sociaux. Après une présentation chronologique qui permettra de faire l'inventaire des publications de Joanny et de Florian Pharaon, on dira rapidement ce que leur carrière peut avoir d'exemplaire.

LES PHARAON, TROIS GENERATIONS D'INTERPRETES MILITAIRES FRANÇAIS (1798-1857)

Les Pharaon, famille de notables melkites (grecs-catholiques), sont originaires de Damas¹. Une branche, celle qui nous intéresse, s'est fixée à Alexandrie², et s'enrichit sans doute, comme d'autres syro-libanais, grâce à des liens privilégiés avec les commerçants européens qui prennent peu à peu à la fin du XVIII^e siècle le contrôle des marchés de l'Égypte – café, sucre, tissus³.

Elias Haninié Pharaon entre au service des Français comme interprète lors de l'expédition d'Égypte⁴. Sa position est importante : interprète en chef, il est placé auprès de Bonaparte. Il recrute le fameux mamelouk Roustam⁵ et se voit offrir à son mariage avec Rose Chéhiré une tabatière renfermant d'un côté le double portrait des époux, de l'autre celui de Bonaparte avec Joséphine. Il semble qu'Elias soit resté en Égypte quelque temps après le départ des troupes françaises : on ne le

¹ Les Pharaon, *Monographie d'une grande famille et ses branches*, Araya (Liban), imp. cath. sal., 1995, 216 p., avec un tableau généalogique. Il s'agit de la traduction française d'un ouvrage publié en arabe en 1932 par le père Constantin Pacha, de la congrégation basilienne du Saint-Sauveur, près de Saïda. Je remercie M. Pierre Pharaon de m'avoir communiqué cet ouvrage.

² *Muhâdara fi târîkh tâ'ifa ar-Rûm al-kâthûlik fi misr* [Conférence sur l'histoire de la communauté catholique romaine en Égypte], extrait d'al-Musirra [La Réjouissante], brochure conservée dans les archives de Mme Jacques Pharaon. J'ai pu consulter ces archives familiales grâce à la bienveillance de Mme Antoine Schmidt, que je remercie ici vivement.

³ Raymond (André), « Les effets négatifs de la pénétration commerciale européenne sur l'économie du Caire après 1750 », in Ilbert (Robert) et Joutard (Philippe) (dir.), *Le miroir égyptien*, Marseille, Ed. du quai, 1984, p. 105.

⁴ Le Service Historique des Armées de Terre (SHAT) ne conserve cependant aucun dossier de pension à son nom à la cote 2Ye.

⁵ « Souvenirs de Roustam » in Savant (Jean), *Les mamelouks de Napoléon*, Paris, Calmann-Lévy, 1949, pp. 362-363.

retrouve pas parmi les réfugiés égyptiens qui débarquent à Marseille en 1801⁶. On sait seulement qu'il est fait comte d'Empire (de Baalbek) et consul général des Sept Iles (ioniennes) à Marseille, avec une fonction dans les douanes, et qu'en 1815, comme beaucoup d'autres réfugiés égyptiens, il obtient la naturalisation française⁷. Privé sous le ministère Polignac d'une pension de 3 000 francs⁸ il meurt vers la fin de 1830, laissant une veuve, deux filles, mais aussi un fils.

Joanny (transposition du grec Ioannis) est né au Caire le 10 janvier 1802, sans doute peu avant l'installation en France⁹. Elève au lycée puis collège royal de Marseille¹⁰, il y acquiert comme d'autres fils de réfugiés égyptiens une formation classique, maîtrisant parfaitement le français (qui s'ajoute à l'italien qu'il parle sans doute sous la forme d'une lingua franca méditerranéenne) et le latin¹¹. Admis parmi les fils d'interprètes et de consuls de France en Orient comme Jeune de Langues à Louis le Grand¹², il enseigne bientôt – il n'a que dix-huit ans – le latin au collège Sainte-Barbe¹³, prestigieuse pension appréciée par les milieux libéraux, qui offre logement et encadrement à de nombreux externes de l'établissement d'instruction publique voisin¹⁴. Il approfondit alors sa connaissance de la langue arabe, suivant sans doute les cours du Collège de France et de l'École des Langues orientales, sans qu'il soit possible de le vérifier, l'enseignement y étant public et gratuit, sans enregistrement des élèves.

Le 18 décembre 1825, Joanny épouse dans la toute neuve église melkite de Marseille – sa première pierre a été posée en juin 1821¹⁵ – Thérèse Mélanie, fille de Jean Louis Eyriès de Tretz et de Marie Thérèse Jourdan¹⁶. Les témoins sont Michel Hamaouy, président du conseil de la fabrique et sa femme Léopoldine, fille de « Cassis », frère cadet d'Elias Pharaon, dont la dénomination rappelle la dignité religieuse. Cette alliance en dehors de la communauté égyptienne, renforcée par le mariage d'une de ses sœurs avec un Eyriès¹⁷, se fait donc sans rupture avec le milieu d'origine.

L'année suivante, Joanny Pharaon, comme trois autres membres de la communauté, obtient du conseil d'administration du dépôt des réfugiés égyptiens un congé d'un mois (les réfugiés, qui touchent une maigre pension de l'Etat, sont en effet assignés à résidence à Marseille)¹⁸. Il a été chargé par le gouvernement français d'accompagner comme interprète la première mission scolaire égyptienne envoyée à Paris par le vice-roi Muhammad Ali. Mieux, le général marquis de Livron, peut-être sur une indication de Jomard, qui a dû connaître Elias en Egypte, lui donne la direction des études de cette cinquantaine d'élèves.

« Premier professeur¹⁹ » au Collège égyptien de Paris installé depuis le 5 août 1826²⁰ dans la maison centrale du 33 de la rue de Clichy, il donne des cours d'arabe²¹ à ces étudiants pour la plupart

⁶ Id., liste des réfugiés égyptiens placée en annexe.

⁷ Archives Nationales de France (ANF), BB 11, 106, dossier 6408 B2 (Elias Pharaon, né en 1774, naturalisé le 10 juin 1815).

⁸ Pharaon (Joanny), *Histoire de la révolution de 1830 et des nouvelles barricades*, Paris, 1830, p. 18, note 1.

⁹ Il faut corriger Faucon (Narcisse), *Le Livre d'or de l'Algérie*, 2^e éd., Challamel, 1889 et Massé (Henri), « Les études arabes en Algérie », in *Revue Africaine*, 1933 qui donnent 1803 à la suite de Féraud (Laurent Charles), *Les interprètes de l'armée d'Afrique*, 1876, p. 229.

¹⁰ Gozlan (Léon), « Les réfugiés égyptiens à Marseille », *Revue contemporaine*, janvier 1866.

¹¹ Selon le Détail des services militaires et civils, déc. 1843, SHAT, dossier Joanny Pharaon (JP).

¹² C'est ce qu'affirme son fils Florian (*Episodes de la conquête. Cathédrale et mosquée*, Paris, Imp. Générale A. Lahure / Lib. de A. Ghio, 1880, p. 19).

¹³ Selon Féraud, op. cit., 1876, p. 230.

¹⁴ Quicherat (Jules), *Histoire de Sainte-Barbe*, vol. 3, Paris, Hachette, 1864.

¹⁵ Saman (Edouard), « L'Église Saint-Nicolas de Myre de Marseille et les collaborateurs orientaux de Bonaparte », *Marseille, revue municipale trimestrielle*, n°124, 1^{er} trimestre 1981, pp. 50-59.

¹⁶ Selon les recherches de Gérard Grawitz, dont les résultats qui m'ont été aimablement communiqués par Mme Schmidt-Pharaon.

¹⁷ Faire part de décès de Joanny Pharaon, SHAT, dossier JP.

¹⁸ Louca (Anouar), *Voyageurs et écrivains égyptiens en France au XIX^e siècle*, Paris, Didier, 1970, p. 38, note 5).

¹⁹ Pharaon (Joanny), *Grammaire élémentaire d'arabe*, 1832, page de couverture.

²⁰ Et non 1825 comme l'indique Féraud, op. cit., 1876, p. 230.

²¹ *Grammaire élémentaire d'arabe*, 1832, préface, p. 1.

de langue turque (seuls trois d'entre eux sortent d'al-Azhar²²). Mais il leur enseigne avant tout la langue française, qu'ils ignorent absolument, avec un souci pédagogique dont témoigne la méthode qu'il publie après avoir dû céder sa place à un autre professeur, suite à des « circonstances impérieuses »²³, qui sont vraisemblablement à mettre en rapport avec un climat politique tendu, où le gouvernement ultra-royaliste se crispe devant les turbulentes manifestations d'une opposition libérale à laquelle il est lié. Tenant son successeur – sans doute Joseph Agoub²⁴ – pour un érudit peu pédagogue (« enseigner est un art que tous les savants ne sont pas obligés de connaître »²⁵), il destine sa méthode à ses anciens élèves, au nom de l'Utilité, avec « l'espoir que la justice des chefs [lui] permettra de faire parvenir dans les diverses pensions où sont répartis [ses] élèves un exemplaire pour chacun d'eux²⁶ », comme on a finalement dispersé les élèves pour qu'ils apprennent plus vite le français²⁷. Cet ouvrage se veut le prélude d'une grammaire française en langue arabe, à l'image des grammaires arabes en langue française composées par les professeurs de l'Ecole Spéciale des Langues Orientales, pour l'arabe classique en 1810, puis pour l'arabe vulgaire en 1824, mais sans que le projet aboutisse. Les préoccupations de Joanny sont communes à celles de nombreux savants du temps. Il promeut la langue française comme véhicule d'une science moderne qu'il s'agit par ailleurs de diffuser en Egypte par des traductions en arabe. Après une dédicace à Méhémet Ali et un remerciement au chef turc du collège, le muherdar, « pour son encouragement à la publication de cet opuscule », il dit sa dette, « pour ses conseils », à l'imâm des étudiants, l'illustre chaykh Rifâ'a at-Tahtâwî, qui, du même âge que lui, sera un acteur important de cette modernisation comme directeur de l'Ecole de langues du Caire puis d'un Bureau de traduction et comme auteur d'une grammaire arabe simplifiée pour les élèves des écoles élémentaires égyptiennes²⁸.

Dans un climat de détente politique marquée par le nouveau ministère Martignac, Joanny renoue un contact direct avec les étudiants égyptiens : après que leur formation générale s'est conclue sur des examens en mars 1828, il dirige à Toulon, à partir du mois d'août, les études des six qui se spécialisent dans la construction navale²⁹. On suppose qu'il exerce en parallèle des activités commerciales : l'acte de naissance de son fils, en 1827, lui donne la profession de négociant³⁰. Joanny échoue à se faire nommer interprète d'arabe près les tribunaux de Marseille, ce qu'il attribue à l'ultra-catholicisme de Peyronnet³¹. Intégré dans les sociétés savantes locales (il est en 1829 membre de l'Académie royale du Var ainsi que de la Statistique de Marseille³²), mais aussi parisiennes (il est admis à la Société de géographie de Paris³³ et en avril 1830 à la Société asiatique³⁴), franc-maçon³⁵, il publie alors des brochures circonstanciées qui confirment son engagement politique. En 1829, la question d'orient lui donne l'occasion d'appeler la France à ne pas assister passivement au partage de la Turquie : le traité de paix turco-russe du 14 sept. 1829 n'est qu'une paix temporaire, et Londres ne peut accepter l'ampleur des compromis ottomans en faveur de la Russie³⁶. Combattant parisien des trois Glorieuses, il se met en scène rue Neuve des Petits Champs en train de disposer favorablement

²² Louca, op. cit., 1970, p. 42.

²³ *Premiers éléments de la langue française orientaux à l'usage des qui veulent apprendre cette langue*, (lithographié à Marseille, chez Camoin, 1827, II-6 p. 1827), avant-propos, février 1827.

²⁴ Introduction d'Anouar Louca à sa traduction de Rifâ'a at-Tahtâwî, *L'Or de Paris. Relation de voyage (1826-1831)*, Paris, Sindbad, 1988.

²⁵ Id.

²⁶ Ibid.

²⁷ Revue encyclopédique, XXXII, déc. 1826, p. 837, citée par Louca (Anouar), op. cit., 1970, p. 42.

²⁸ At-Tuhfa al-maktabiyya li-taqrîb al-'arabiyya, Le Caire, Imp. al-Madâris, 1286 h/1869.

²⁹ Louca (Anouar), op. cit., 1970, p. 46.

³⁰ SHAT, 5Ye, dossier n° 18, Louis Elias Florian Pharaon.

³¹ Biographie des ex-ministres..., 1830, pp. 114-115.

³² Selon l'Esquisse *historique*..., 1829.

³³ Lejeune (Dominique), *Les Sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, p. 30.

³⁴ Nouveau Journal Asiatique, t. V, p. 395.

³⁵ Yacono (Xavier), *Un siècle de franc-maçonnerie algérienne (1785-1884)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1969, p. 74.

³⁶ Esquisse historique et politique sur Mahmoud II et Nicolas Ier, suivie de la description de Schumla, Varna, Andrinople et Constantinople, Paris, Lecointe et chez tous les marchands de nouveautés, 1829, 67 p.

par ses harangues le 5^{ème} régiment de ligne³⁷. Dans sa Biographie des ex-ministres de Charles X, mis en accusation par le peuple, suite de courtes notices où il souligne les méfaits des membres du cabinet Polignac en attente de jugement, il stigmatise le parti jésuite³⁸. Une Notice sur Benjamin Constant publiée à l'occasion de sa mort en décembre 1830, lui permet de faire l'éloge du héros libéral, lui adressant un seul reproche, celui d'avoir un temps déplu à Napoléon³⁹. Titulaire de la Croix de Juillet⁴⁰, ses bons services lui valent d'être placé à la direction d'une école des Orphelins de Juillet⁴¹.

Alors qu'il n'avait pas été pressenti pour l'expédition d'Alger, Joanny est toujours à Paris lorsqu'il sollicite en novembre 1831 un emploi d'interprète auprès de l'un des deux nouveaux régiments de chasseurs qu'on organise en Afrique. Pour appuyer sa requête, il évoque des publications en langue arabe (dont on a pas trouvé trace) et les nombreuses recommandations qu'il lui serait possible de présenter, de généraux (Augustin Belliard, Lamarque, Lafayette), de conseillers d'Etat (Mignet), de députés (Cunin-Gridaine) comme de professeurs (Silvestre de Sacy, Amédée Jaubert, Caussin de Perceval, Garcin de Tassy). La première réponse est cependant négative : les corps sont déjà suffisamment pourvus d'interprètes. Finalement, c'est sur la demande de Savary, duc de Rovigo, nouveau gouverneur général, et ancien familier de son père en Egypte⁴² qu'il est nommé le 29 janvier 1832 interprète de 2^{ème} classe, avec un traitement mensuel de 200 fr. (soit 2 400 fr. par an), plus deux rations de vivres, et une indemnité de route correspondant au grade de capitaine pour se rendre de Paris à Toulon.

Ses fonctions à Alger sont doubles : d'une part il joue un rôle intérimaire important dans l'organisation de l'enseignement, posant les premiers fondements, avant de passer le relais à des titulaires mieux reconnus académiquement, de l'autre, il assiste le gouverneur général dans ses fonctions de secrétaire-interprète. Dans les deux cas, il a une fonction d'intermédiaire entre les Français et les « orientaux », un peu sur le modèle égyptien, sauf qu'il est venu avec les armées françaises, et qu'il est, malgré sa connaissance de l'arabe et du milieu égyptien, étranger au pays.

A son arrivée, on le charge de « l'honorable mission d'organiser deux écoles séparées, à l'usage des Maures et des Juifs qui voudraient apprendre le français⁴³ » : c'est un succès, les écoles sont fréquentées par plus de deux cents élèves, et, après cinq mois, à l'arrivée du nouveau directeur de l'école d'enseignement mutuel, il peut passer la main avec satisfaction. Comme l'arabisant qui avait été désigné à Paris pour fonder à Alger un cours d'arabe, Agoub, meurt avant même de prendre possession de son poste, Joanny est chargé en novembre 1832 de le suppléer⁴⁴. Cela lui permet de publier plusieurs ouvrages scolaires. Tout d'abord une *Grammaire élémentaire d'arabe vulgaire ou algérien à l'usage des Français*⁴⁵, première « grammaire de la langue algérienne telle qu'on la parle depuis Oran jusqu'à Tunis, (...) ouvrage tout-à-fait élémentaire⁴⁶ », bon marché, en caractères latins, destiné au « grand nombre des personnes qui n'ont aucune connaissance des langues orientales, alors que les grammaires précédentes ne l'étaient qu'à un nombre restreint de savants⁴⁷ ». Comprenant en annexe deux « discours en forme de dialogue pour apprendre à parler arabe », et un vocabulaire français-arabe, elle nous apprend quelles sont les propositions qu'il semble indispensable de connaître en ces temps de conquête (ainsi « Mais je vous ferai couper la tête si vous nous conduisez mal, si vous nous trahissez, si vous cherchez à vous échapper. ») et propose aux fonctionnaires français des traductions pour le lexique fondamental. L'année suivante, son *Traité abrégé de la grammaire arabe*

³⁷ Dans l'Histoire de la révolution de 1830 et des nouvelles barricades qu'il publie avec F. Rossignol, avocat à la cour royale (Paris, Ch. Vimont, 1830, 384 p.), p. 307.

³⁸ Paris, Imp. de Selligie, en vente chez les marchands de nouveautés, 1830, 47 p.

³⁹ Notice sur Benjamin Constant, Paris, impr. de Selligie, 7 p.

⁴⁰ Détail des services militaires et civils, déc. 1843, SHAT, 2Ye, dossier JP.

⁴¹ Selon la *Grammaire élémentaire...*, 1832.

⁴² Pharaon (Florian), *Episodes...*(op. cit.), p. 19.

⁴³ Exposé de JP au Ministre de la Guerre, Marseille, 25 janvier 1838, SHAT, 2Ye, dossier JP.

⁴⁴ Louca (Anouar), « Joseph Agoub », *Cahiers d'histoire égyptienne*, IX, 5-6 (1958), pp. 187-201.

⁴⁵ Paris/Toulon, Didot, Guillemin et Dondey-Dupré/Bellue (imprimé à Toulon, imp. de Baume), 1832, 96 p.

⁴⁶ *Grammaire élémentaire...*, 1832, p. 1.

⁴⁷ Id.

simplifiée et modifiée, premier ouvrage à sortir des presses de l'Imprimerie du gouvernement⁴⁸ est aussi le premier livre imprimé à Alger à l'aide de caractères typographiques⁴⁹. Suivent enfin en 1835 *Les Cabiles et Boudgie, précédé d'un vocabulaire franco-cabile-algérien* (extrait de Shaler)⁵⁰. Son cours public, ouvert le 1^{er} janvier 1833, a pour élèves les futurs grands noms des bureaux arabes (La Moricière, Marey, Daumas, Péliissier de Raynaud, Rivet). Par ailleurs, Joanny donne aussi des cours particuliers, comme par exemple au prince de Pückler-Muskau, touriste et hommes de lettres de passage à Alger⁵¹. A la rentrée de 1835 s'ajoute un cours de langue arabe aux élèves du collège d'Alger⁵². Il se plaindra un peu plus tard de n'avoir pu faire imprimer par le gouvernement trois ouvrages élémentaires arabes « tandis que d'autres auteurs ont été favorisés à mon préjudice : et cependant mes écrits étaient examinés par un jury, formalité exigible pour moi, et non pour les autres⁵³. »

Entre 1832 et 1836, il est un des interprètes les plus actifs à Alger. Secrétaire-interprète auprès de Savary, il en dirige le « cabinet arabe », pour « mettre de l'ordre dans les archives arabes⁵⁴ », organiser la correspondance, classer les papiers, jusqu'au départ du gouverneur en mars 1833, suivi de la réorganisation du cabinet placé sous la direction de Lamoricière. En 1835-37 il est détaché près du lieutenant colonel Marey-Monge, nouvel agha des arabes⁵⁵. Entre-temps, il a été membre de la commission qui a tenté d'obtenir sans heurts la cession de la mosquée Ketchâwa pour le culte catholique, imposée brutalement par Rovigo en déc. 1832⁵⁶, puis secrétaire interprète à la commission spéciale envoyée de Paris pour enquêter sur les affaires d'Alger (sept.-nov. 1833), rédacteur enfin en 1834 d'un rapport sur la création d'un corps d'interprètes judiciaires.

Ses services excèdent donc le simple interprétariat : il lui faut « aplanir les difficultés entre l'autorité française et les fonctionnaires indigènes⁵⁷ ». Or, les rétributions qu'il reçoit pour cette activité foisonnante restent relativement médiocres, d'autant qu'une restriction budgétaire atteint les interprètes en 1834 (le traitement des interprètes de 2^e classe passe alors de 2 400 à 1 800 fr.). La diminution de son traitement n'est compensée que par l'allocation de 1 200 fr. par an que le ministère accepte avec difficulté de lui verser en déc. 1833 pour la chaire d'arabe⁵⁸. Les cours du collège lui valent de la part de la municipalité d'Alger un modeste dédommagement de 50 fr. par mois, soit 600 fr. par an⁵⁹. Ses revenus sont enfin complétés par la petite pension qui lui revient comme réfugié égyptien (1 fr. 25 par jour) et dont on lui verse les arrérages en mai 1834. Si l'ensemble de ses appointements équivaut au traitement d'un interprète principal (3 600 fr. par an), il n'obtient pas ce statut qui seul lui garantirait des revenus stables, malgré des appuis du côté des civils (les intendants Bresson puis Le Pasquier) comme des militaires (Marey, Trézel). Il n'en demeure pas moins relativement fortuné par comparaison avec la plupart des autres interprètes : on lui prête en 1843 1 500 fr. de rentes⁶⁰.

Ambitieux, il tire de son expérience un ouvrage dont il espère une promotion mais qui lui vaut quelques soucis. De la Législation française, musulmane et juive à Alger⁶¹, destiné à aider les administrateurs français, suscite en effet le mécontentement des autorités. On l'accuse « d'erreurs

⁴⁸ Alger, Imp. du gouvernement, 1833, VIII-64 p.

⁴⁹ Yacono (Xavier), *Histoire de l'Algérie. De la fin de la régence turque à l'insurrection de 1954*, Versailles, Ed. de l'Atlantique, 1993, p. 87.

⁵⁰ Alger, Philippe, 1835, 89 p. et un f.

⁵¹ Chroniques, Lettres et Journal de voyage, 2^eme partie (Afrique), t. 1er, Paris, 1837, p. 341.

⁵² Annexe au courrier de JP au M. de la Guerre, 21 fév. 1839, SHAT, 2Ye, dossier JP.

⁵³ Exposé de JP au M. de la Guerre, Marseille, 25 janvier 1838, SHAT, 2Ye, dossier JP.

⁵⁴ JP au duc de Dalmatie, M. de la Guerre, Alger, 14 juin 1833, SHAT, 2Ye, dossier JP.

⁵⁵ Selon la couverture de JP, De la législation française, musulmane et juive à Alger, Paris, 1835.

⁵⁶ Et non 1831 comme l'indique par erreur Julien (Charles-André), *Histoire de l'Algérie contemporaine. Conquête et colonisation*, PUF, 1964, p. 91. En 1880, Florian Pharaon publie ses souvenirs de l'affaire (Episodes, op. cit.).

⁵⁷ Exposé de JP au M. de la Guerre, Marseille, 25 janvier 1838, SHAT, 2Ye, dossier JP.

⁵⁸ JP au M. de la Guerre, 21 fév. 1839, SHAT, 2Ye, dossier JP.

⁵⁹ Exposé de JP au M. de la Guerre, Marseille, 25 janvier 1838, SHAT, 2Ye, dossier JP.

⁶⁰ Détail des services militaires et civils, déc. 1843, SHAT, 2Ye, dossier JP.

⁶¹ Paris, Théophile Barrois fils et Lecointe et Pougin, 1835, IV-196 p. L'ouvrage est imprimé à Toulon, imprimerie L. Laurent.

graves sur les hommes et les choses », de s'être « permis un langage aussi injuste que déplacé sur l'ancienne magistrature » et d'avoir « manifesté, à l'égard des indigènes, des sentiments tout à fait contraires à ceux qui doivent animer les agents et l'autorité et plus capables de nous aliéner l'esprit des populations que d'entretenir avec elles suivant le vœu du gouvernement des rapports de bonne intelligence⁶². » On trouve particulièrement déplacé la reproduction en annexe d'un article sur la conversion d'une musulmane à la religion catholique, le 8 sept. 1834. Joanny explique cette attaque par un malentendu : on l'aurait cru à tort professer des « principes républicains exagérés, hautement avoués⁶³ », ce dont il se défend en s'appuyant sur des extraits des Nouvelles barricades où il a fait l'éloge du prince citoyen et de l'ordre : « Grâce au progrès des lumières et de l'esprit de civilisation, la révolution de 1830 n'a rien et n'aura rien de commun, nous osons l'espérer, avec celle de 1789 », les Français étant trop éclairés « pour faire craindre le retour du dogme, souvent contesté, de la souveraineté du peuple », et la république étant inadaptée à un grand Etat comme la France. « Déjà une enquête secrète avait été ordonnée sous le gouvernement du comte d'Erlon, elle n'a produit aucun résultat qui pût m'être préjudiciable⁶⁴ ». Brandissant d'autre part la menace, il annonce la prochaine publication d'une *Histoire générale d'Alger* pour exposer « sous leur véritable jour » « les hommes et les affaires de notre colonie d'Afrique⁶⁵ ». Il s'agit sans doute du Diorama qu'il propose à la publication en 1840.

En tout état de cause, en août 1836, lorsqu'un véritable budget est attribué à la chaire d'arabe, le poste est attribué à Bresnier, typographe à l'Imprimerie nationale, et élève remarqué de l'Ecole Spéciale des Langues Orientales. A partir de janvier 1837, Joanny perd donc une partie de ses revenus, car il lui faut attendre 1839 pour être enfin promu interprète de 1^{ère} classe. Sa santé semble avoir été affectée par ces déceptions. En mars 1837, il se trouve déjà depuis un certain temps à l'hôpital militaire de Marseille, où il séjourne à nouveau entre déc. 1837 et janvier 1838. On le choisit cependant en août 1838 pour servir à Perpignan comme interprète au procès intenté par Bugeaud contre le général Brossard, sur fond de malversations dans ses négociations avec 'Abd al-Qâdir. C'est pour Joanny l'occasion de faire la preuve de son zèle. De son propre mouvement, il adresse un rapport quotidien à Laurence, directeur d'Afrique à Paris, dans l'idée que ce courrier pourrait lui parvenir avant les comptes-rendus sténographiques. Il espère ainsi s'attirer la bienveillance d'un homme clé, mais la manœuvre est vaine. Demandant à être placé comme interprète auprès de Mustafâ b. Ismâ'il, l'ancien aghâ des Douair et des Smela, allié contre Abd al-Qâdir aux Français, qui assiste au procès, il n'obtient qu'un accord verbal, qui ne semble pas avoir été suivi d'effet⁶⁶. Toujours dévoué à la diffusion de la science, il indique à Laurence des livres dont la traduction et la publication lui semblent « offrir quelques chances de succès auprès des Arabes⁶⁷ ». Sans gagner cependant sa confiance. En congé de convalescence à Paris en février 1839, il ne parvient pas à être rattaché aux bureaux de la direction d'Afrique⁶⁸ – c'est Ismaïl Urbain qui obtient de remplacer M. de Nully déjà temporairement, en 1841, puis définitivement, en 1845⁶⁹ –, ni même à devenir membre de la commission scientifique de l'Algérie.

Le congé achevé, malgré son désir de demeurer à Paris, auquel l'attachent « intérêts de famille » et « soins à donner à la publication de [ses] ouvrages⁷⁰ », il retourne en Algérie et exaspère Laurence par l'insistance de ses demandes. Au printemps 1840, il n'obtient aucun appui pour l'impression de son *Diorama physique et moral de l'Algérie* où le directeur de l'Intérieur trouve

⁶² Drouet d'Erlon, Gouverneur Général, à JP, Alger, 4 août 1835, SHAT, 2Ye, dossier JP.

⁶³ Exposé de JP au M. de la Guerre, Marseille, 25 janvier 1838, SHAT, 2Ye, dossier JP.

⁶⁴ Id.

⁶⁵ Ibid.

⁶⁶ JP à Laurence, Perpignan, 23 août et 2 sept. 1838, SHAT, 2Ye, dossier JP.

⁶⁷ JP à Laurence, Paris, 19 nov. 1838, SHAT, 2Ye, dossier JP.

⁶⁸ M. de la Guerre au M. de l'Instruction publique, 16 mars 1839, minute, SHAT, 2Ye, dossier JP.

⁶⁹ Levallois (Michel), Ismaïl Urbain (1812-1884). *Une autre conquête de l'Algérie*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, pp. 289 et 479.

⁷⁰ JP à Laurence, Paris, 19 nov. 1838, SHAT, 2Ye, dossier JP. Il a fait paraître avec Théodore Dulau des Etudes sur les législations anciennes et modernes. 1^{ère} classe. Législations orientales. 1^{ère} partie. Droit musulman, Paris, Videococq, 1839, XVI-479 p. puis avec Golscheider une « Lettre sur l'état des Juifs en Algérie et sur les moyens de les tirer de l'abjection dans laquelle ils sont tombés », Archives israélites, t. 1, 1840, p. 542 sq.

« beaucoup d'assertions hasardées et de critiques inconvenantes⁷¹ ». Manifestant toujours son zèle, il adresse à Paris un mémoire sur l'organisation des interprètes d'Afrique dont le statut est alors en pleine réorganisation⁷². Il y engage à réhabiliter la fonction en constituant un corps en uniforme, avec droit à la retraite, et assimilation aux divers grades de l'armée. On recruterait les interprètes parmi les élèves d'une école spéciale où seuls seraient admis les fils de Français après examen préalable. On supprimerait les interprètes auxiliaires, et les indigènes seraient exclus du corps. On retrouve là une conception nationale restrictive, où l'on peut voir un zèle de néo-français, non sans lien avec son bonapartisme progressiste. Faute de proposer des solutions pratiques, le mémoire n'attire pas l'attention des bureaux, et Joanny est à nouveau déçu dans ses espoirs d'avancement, alors que Léon Roches, il le souligne, vient d'être nommé interprète principal⁷³. Il demande au directeur, au cas où il ne le jugerait pas digne d'accéder au principalat, de rappeler au ministre de la Guerre sa promesse écrite de l'attacher « au collège arabe de Paris, lorsque j'eus l'honneur de lui faire remettre par votre bienveillant intermédiaire et celui de M. Blondel, le travail que je fis sur cet établissement » dont les propositions auraient été « en grande partie adoptées⁷⁴ » – on sait que le projet n'aboutit pas. Pendant l'été 1842, malade, Joanny est évacué sur Alger, et remplacé auprès de Changarnier par Ismaÿl Urbain⁷⁵. Il meurt le 24 mars 1846⁷⁶ à l'Hôtel-Dieu de Saumur où une de ses sœurs, Mme Gauthier, est installée⁷⁷, avant d'avoir reçu la croix de la Légion d'honneur.

Joanny laisse un jeune fils, Louis Elias Florian, né le 21 janvier 1827 à Marseille⁷⁸. Florian a-t-il passé une partie de son enfance à Marseille ? A-t-il grandi à Alger ? Il s'y trouve en juin 1843 élève au collège⁷⁹. La mort prématurée de son père précipite sa carrière d'interprète. Dès le 5 août 1846, le général de Bar, qui assure l'intérim de Bugeaud à Alger, le nomme interprète temporaire avec 100 francs par mois, soit 1 200 fr. par an. Sur ses ordres, il accompagne à Alexandrie les pèlerins de la Mecque. Puis il est désigné en déc. 1846 pour Cherchell, détaché auprès du capitaine de spahis Moullé, chef du Bureau Arabe⁸⁰, avant d'être affecté à Médéa par ordre du général Blangini, à l'automne 1850. Si sa situation matérielle est plus fragile que celle de son père, il n'est cependant pas de ces nombreux interprètes sans fortune. En déc. 1850, il aurait comme ressources personnelles 200 fr. de rente non aliénable, ce qui facilite son mariage⁸¹. C'est sans doute à Médéa qu'il épouse la sœur d'un camarade, Marie Léontine Rivière⁸². Là, après avoir été promu en janvier 1852 à la 2^{ème} classe, (1 000 fr. par an), il répond à la demande de plusieurs notables de la ville, sans doute sous la pression du commandant supérieur Yûsuf, et dispense le matin des cours de français à une douzaine d'enfants : les cours sont complétés l'après-midi par un enseignement en arabe donné par un tâlib⁸³. En avril 1854, il est promu à la 1^{ère} classe avec 1 500 fr. par an, mais sa carrière semble alors bloquée⁸⁴. En effet, lors des examens périodiques qu'il soit subir comme tous les interprètes, on loue son instruction générale (« très bonne. Il a le goût du travail et de l'étude »), son français, écrit comme parlé, mais on déplore un faible niveau en arabe écrit (tandis que l'oral n'est qu'« assez bien »). S'il « sert avec zèle et intelligence » et « met beaucoup de bonne volonté à initier les indigènes aux cultures industrielles et à diriger leurs expériences⁸⁵ », cela ne suffit pas pour lui garantir de pouvoir devenir un jour interprète titulaire. Cela explique en partie sa démission en 1857, pour prendre un emploi de percepteur des

⁷¹ Guyot au M. de la Guerre, 27 juin 1840, SHAT, 2Ye, dossier JP. Le texte semble n'avoir jamais été publié.

⁷² En trois envois, les 23 et 26 mars et le 20 juin 1841.

⁷³ JP au M. de la Guerre, 20 juin 1841, SHAT, 2Ye, dossier JP.

⁷⁴ Id.

⁷⁵ Levallois, op. cit., 2001, p. 363.

⁷⁶ Faire part de décès SHAT, 2Ye, dossier JP.

⁷⁷ Entretien avec Mme Antoine Schmidt.

⁷⁸ Et non 1829 comme indiqué parfois. SHAT, 5Ye, dossier n° 18, Louis Elias Florian Pharaon (FP).

⁷⁹ Pharaon (Florian), Spahis, turcos et goumiers, Paris, 1864, p. 82.

⁸⁰ SHAT, 5Ye, dossier FP.

⁸¹ Si l'on en croit sa feuille de services, SHAT, 5Ye, dossier FP.

⁸² Comme semble l'indiquer la présence dans les archives familiales d'un keepsake avec des vers composés par un membre du bureau arabe et d'autres par Jules Rivière.

⁸³ Frémeaux (Jacques), *Les Bureaux arabes dans l'Algérie de la conquête*, Paris, Denoël, 1993, p. 206.

⁸⁴ SHAT, 5Ye, dossier FP.

⁸⁵ Feuille d'inspection de 1855, SHAT, 5Ye, dossier FP.

impôts à Joux-la-Ville, dans le département de l'Yonne⁸⁶. Ce départ suscite des expressions de regret chez les militaires à Alger, mais les examinateurs réagissent sèchement lorsqu'ils croient deviner qu'on leur reproche d'avoir fait preuve d'une sévérité exagérée⁸⁷.

Florian, comme beaucoup d'officiers des Bureaux arabes, s'est intéressé à la médecine, fidèle au goût de son père pour l'utilité. Après avoir publié en 1856 une traduction du *Traité de médecine arabe* de Sidi Siouti⁸⁸, avec des notes et une introduction dus à Alphonse Bertherand, il collabore avec le frère d'Alphonse, le docteur Emile Bertherand, ancien médecin des affaires arabes et fondateur du service médical de l'hospice musulman d'Alger, à un *Vocabulaire français-arabe à l'usage des médecins, vétérinaires, sages-femmes, pharmaciens, herboristes, etc.*, publié comme le précédent à Paris⁸⁹. Cet ouvrage pratique, honoré d'une souscription du ministère de l'Algérie et des Colonies, doit assister ceux qui ont rarement l'occasion de se faire accompagner par un interprète, et qui doivent pouvoir préserver la confidentialité de leurs entretiens avec les patients. Il donne en face des mots français leur équivalent en arabe (en caractères arabes et en transcription). Un questionnaire suit le vocabulaire, avec les questions types du médecin, ses indications les plus fréquentes, et les réponses attendues. Il donne parfois des traductions en arabe fabriquées artificiellement, faute de termes usuels, et les signale. Pour l'explicitation de certaines locutions propres aux indigènes, Pharaon renvoie à l'*Hygiène et la médecine des Arabes* de Bertherand. Si le *Traité abrégé d'agriculture arabe*, annoncé sous presse, est resté inédit, Florian suit dans ces travaux les traces de son père, membre comme lui de plusieurs sociétés savantes. En 1860, on le trouve à la fois à la Société historique algérienne et à la Société orientale de France, plus parisienne.

UNE FAMILLE PARISIENNE AU VAGUE PARFUM D'ORIENT ?

Florian, plus encore que son père, se veut homme de lettres, et publie des romans. Souvent faibles littérairement, ils conservent un certain intérêt documentaire. Les premiers, cosignés avec Henri Emile Chevalier, pseudonyme du bibliophile Pierre Jannet, défendent l'abolition de l'esclavage des Noirs en Amérique, thème d'actualité (la guerre de Sécession fait alors rage), partageant un souci déjà présent chez de nombreux arabisants libéraux, souvent liés au mouvement saint-simonien, comme les interprètes Ismaïl Urbain ou Eusèbe de Salles, tous deux membres de la Société d'ethnologie. Le *Nord et le Sud. L'espion noir*, épisode de la guerre servile publié chez Dentu en 1863 et réédité sous une forme abrégée et illustrée l'année suivante⁹⁰, est un roman feuilleton en vingt chapitres. Il met en scène un héros fictif, blanc philanthrope qui participe à l'épopée réelle de John Brown, condamné à mort et exécuté le 2 déc. 1859 pour l'attaque de l'arsenal d'*Harpers' Ferry*⁹¹. Dénoncé par sa fiancée à la fois jalouse et attachée à l'esclavagisme familial, il est condamné à mort et exécuté. Le roman se conclut sur le repentir de la jeune femme qui passe à l'abolitionnisme, annonçant une suite, *Le Fléau de Dieu*, qui semble n'avoir pas été publiée. La collaboration avec Chevalier, préfacier en 1867 des *Murailles révolutionnaires de 1848*, recueil de documents où il réhabilite le souvenir de la République et la dédicace à Victor Hugo auteur d'un appel contre l'exécution de Brown (« il y a pire que Caïn tuant Abel, Washington tuant Spartacus »), permettent de qualifier Florian de bonapartiste libéral, prêt à soutenir une république modérée. Membre de la Société des gens de lettres à partir de 1882, il traite à nouveau d'un problème social âprement débattu, dans son roman suivant, *Madame Maurel*, docteur-

⁸⁶ Selon une lettre d'un camarade de Médéa qui lui indique les démarches à suivre pour offrir sa démission (archives de Mme Jacques Pharaon).

⁸⁷ SHAT, 5Ye, dossier FP.

⁸⁸ Sidi Siouti, *Livre de la miséricorde dans l'art de guérir les maladies et de conserver la santé*. Traduction littérale par Pharaon, revue, précédée d'une introduction et annotée par le Dr. A. Bertherand, Paris, Baillière, 1856, 83 p. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, supplément, II, p. 252 attribue l'ouvrage à Muhammad b. 'Alî as-Sanawbarî plutôt qu'à 'Abd ar-Rahmân b. abî Bakr Jalâl ad-Dîn as-Suyûfî.

⁸⁹ A. Morel et Challamel aîné, 1859, VII-204 p.

⁹⁰ Un drame esclavagiste prologue de la sécession esclavagiste, suivi de notes sur John Brown, son procès et ses derniers moments, Paris, Charlier et Huillery, 1864.

⁹¹ McPherson (James M.), *La Guerre de Sécession (1861-65)*, Paris, Laffont, 1991.

médecin, d'une façon qui par certains traits préfigure Victor Margueritte et sa Garçonne⁹². Sur l'émancipation de la femme par le travail, les dangers qu'elle présente, et les limites qu'on doit lui opposer, son progressisme – il faut encourager l'éducation des femmes, et ne pas faire de celles qui ont une instruction supérieure des parias – est contrebalancé par un profond conservatisme : la nature de la femme est de s'épanouir dans le cadre du foyer domestique. Il retrouve là les valeurs communes des républicains opportunistes, un Camille Sée en tête⁹³. Florian s'intéresse par ailleurs à décrire le milieu du journalisme, mais *Le Reporter, roman d'encre et de plume*, qu'il annonce en 1880 sous presse⁹⁴ est resté inédit.

Avant Sedan, la tradition familiale bonapartiste s'était affirmée à nouveau avec la publication d'ouvrages luxueux à la gloire de l'Empereur, une première fois à l'occasion de son voyage en Algérie⁹⁵, ce qui lui vaut le ruban de Légion d'honneur attendu⁹⁶, puis pour fixer le voyage impérial de 1867 dans le Nord⁹⁷. Florian, bien intégré dans la vie mondaine parisienne, réside alors au 5, rue Lamartine, un immeuble moderne, à l'angle de la toute neuve rue Lafayette⁹⁸. Amateur de chasse, qui lui permet d'anoblir son arabité et d'en faire un atout dans l'intégration au monde parisien, il publie en 1880 la traduction d'un traité de vénerie attribué à Muhammad Ibn Mangli⁹⁹, avec une introduction de Gaspard Georges Pescow de Cherville, un auteur prolifique très réputé en la matière, puis en 1882, toujours chez Dentu, *Le fusil sur l'épaule. Récits de chasse, cuisine de chasse et de pêche*. A la « semaine cynégétique » qu'il donne en 1883 à la Gazette des chasseurs, succède une chronique au Figaro, où il est parfois question de l'Algérie et qui est rééditée sous la forme d'un livre qui se vend bien et trouve même sa place parmi les usuels de la Bibliothèque nationale¹⁰⁰. Dans une préface au *Lévrier et son sport* d'Alfred de Sauvenière, il rappelle son prestige chez les Arabes¹⁰¹. Son attachement à l'arabe va plus loin. Renouant avec la tradition paternelle, il organise des cours d'arabe à Sainte-Barbe¹⁰², peut-être après le départ effectif des Jeunes de Langues de Louis le Grand en 1873. Il reçoit chez lui des notables musulmans algériens, comme le rappelle une lettre de son fils benjamin à son frère aîné, sous-officier à Sidi bel Abbès : « Il y a encore ici [à Paris] deux chefs arabes d'Orléansville. Ils viennent souvent à la maison et l'agha veut que tu ailles le voir »¹⁰³. Il consacre enfin à l'Égypte et à l'Algérie des ouvrages de vulgarisation. L'intérêt du luxueux album *Le Caire et la Haute Égypte* est limité¹⁰⁴. Relation du « grand pèlerinage de la civilisation » qu'il fait avec Darjou, illustrateur de l'ouvrage, à l'occasion de l'inauguration du canal de Suez en 1869, c'est une approche d'étrangers (Florian ne sait pas parler égyptien : au khédive qui lui a adressé la parole en arabe, il dit avoir répondu en dialecte algérien¹⁰⁵) à la fois « avides de couleur locale¹⁰⁶ » et promoteurs du progrès, banal paradoxe. Le regard porté sur l'Algérie se nourrit d'une connaissance plus profonde. Spahis, turcos et goumiers, publié en 1863, après le retour des militaires à la tête des affaires algériennes, a

⁹² E. Dentu, 1885, I-320 p.

⁹³ Mayeur (Françoise), *L'Enseignement secondaire des jeunes filles sous la III^e République*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977, chap. I.

⁹⁴ *Episodes...* (op. cit.), 1880.

⁹⁵ Voyage en Algérie de S. M. Napoléon III, illustré par A. Darjou, Paris, Henri Plon, 1865, 1-96 p., in fol.

⁹⁶ Par décret du 29 décembre 1865 (ANF, Légion d'honneur, dossier FP).

⁹⁷ 26 27 28 29 30 août 1867. Voyage impérial dans le Nord de la France, Lille, imp. De Danel, 1867, in fol. (rééd. en 1868).

⁹⁸ Archives de Mme Jacques Pharaon.

⁹⁹ *Sidi Mohammed el Mangali. Traité de vénerie, traduit de l'arabe* par F. Pharaon, E. Dentu, 1880, 2 parties en 1 vol.

¹⁰⁰ *La vie en plein air, année cynégétique 1885-1886*, Paris, Ollendorff, 1887, 490 p., avec une préface par le marquis de Cherville.

¹⁰¹ Paris, A. Lévy, 1881.

¹⁰² C'est sans doute pourquoi il participe avec Clovis Lamarre, administrateur de Sainte-Barbe et Sakakini, autre grec-catholique de Marseille, à *La Perse, le Siam et le Cambodge et l'exposition de 1878*, Paris, Delagrave, 1878.

¹⁰³ S. d. [1879], Archives de Mme Jacques Pharaon.

¹⁰⁴ *Le Caire et la Haute Égypte*, Paris, E. Dentu, 1872.

¹⁰⁵ Id., chap. II, p. 7.

¹⁰⁶ Ibid., p. 2.

conservé un grand intérêt documentaire¹⁰⁷. L'ouvrage, fruit d'une expérience directe, décrit la vie quotidienne dans les régiments indigènes, dessine différents types humains, voyant dans le spahi un brave, « l'homme d'armes du moyen âge, avec sa morgue, son courage et son dévouement (...). En un mot : le spahi est un chasseur d'Afrique qui ne parle pas français¹⁰⁸. » Plus intéressant peut être encore, car ils mettent en scène la confrontation entre Européens et « indigènes », sont les Récits algériens qu'il publie en 1871¹⁰⁹. Si, littérairement, style et construction sont souvent conventionnels, ils mettent en scène une idéologie largement partagée parmi les officiers des bureaux arabes, prônant une union des colons et des indigènes rendue possible par le savoir et la bonne volonté des militaires. S'y manifestent de la sympathie pour l'Islam comme projet social, mais aussi de l'hostilité pour une interprétation religieuse du texte, alors considérée comme « fanatique ».

Les dernières années de la vie de Florian restent marquées par le projet de diffuser la langue arabe comme la langue française, et plus généralement les sciences, sous l'égide de la France. Il dirige ainsi de 1876 à 1878 la rédaction d'un journal bilingue arabe-français, as-Sadâ [*L'Echo*], avec pour ambition de le diffuser au-delà des limites de la métropole. Il tente d'obtenir le patronage des autorités françaises (ainsi demande-t-il au consul de France à Tunis de s'intéresser à « l'œuvre toute nationale »¹¹⁰ qu'il a entreprise), sans succès. Florian collabore enfin aux premiers volumes de la Grande encyclopédie publiée à partir de 1885 sous la direction du positiviste Marcelin Berthelot¹¹¹, non pas comme arabisant spécialiste (c'est la fonction d'Hartwig Derenbourg, un des responsables éditoriaux) mais comme « publiciste ».

A la mort de Florian, en avril 1887, seul son fils aîné s'est confronté au Sud. Léon Florian, né en 1853 à Médéa, s'est en effet engagé dans les chasseurs d'Afrique, avant de devenir spahi, obtenant même après son père la décoration tunisienne du Nichân iftikhâr¹¹². Mais, la connaissance de la langue arabe perdue, le goût de la chasse et de la littérature n'ont plus rien d'oriental. Léon publie en 1886 sous le nom de Florian Pharaon fils un recueil de récits, mais ce sont désormais de légers croquis parisiens¹¹³. Ses trois frères cadets et sa sœur, tous nés en France, n'ont plus rien qui rappelle l'origine orientale, sinon leur nom magique, Pharaon.

L'ADAPTATION D'UNE DYNASTIE, REFLET DES MUTATIONS D'UNE PROFESSION

Les Pharaon sont représentatifs d'une première génération d'interprètes militaires au service de la France, en Egypte puis en Algérie, où se mêlent aux élèves de la jeune Ecole des Langues orientales des réfugiés égyptiens, souvent chrétiens, et quelques maghrébins, souvent juifs. Cette fonction d'interprète assure à ces orientaux une certaine reconnaissance sociale, et leur ouvre l'accès à la nationalité française, malgré des accusations d'indignité qui s'amplifient et finissent par l'emporter : en 1845, une réforme préparée par Bresnier, rival heureux de Joanny Pharaon à la chaire d'arabe d'Alger, limite l'accès à la carrière en constituant les interprètes en un corps régi par des examens qui excluent ceux qui n'ont pas la formation académique française requise. La formation française de Florian Pharaon lui évite l'exclusion, mais sa maîtrise plus pratique que savante de l'arabe le dessert, alors qu'elle était un atout dans une génération souvent plus active dans son projet de civiliser les indigènes que tournée vers la collecte des vestiges du passé. Florian s'adapte cependant à la nouvelle donne, en profitant du retour sur le trône d'un Bonaparte.

¹⁰⁷ Paris, Challamel aîné/Librairie centrale, 1864 [1863 selon le dépôt légal], II-252 p.

¹⁰⁸ *Spahis...*, pp. 83 et 87

¹⁰⁹ Récits algériens, Paris, Panis/Librairie internationale, 1871, 296 p.

¹¹⁰ FP au consul général de France à Tunis, 23 février 1877, Centre des archives diplomatiques de Nantes, Tunisie, 1er versement, carton 542, dossier 1877.

¹¹¹ Berthelot (Marcelin) (dir.), La Grande encyclopédie, Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts, Lamirault et Cie, 1885-1902, 31 vol.

¹¹² Décoration reçue le 20 muharram 1294 comme l'atteste une traduction de l'acte contresigné par Khayr ad-dîn bâchâ, traduction datée du 18 avril 1877 à Paris par le secrétaire de la légation de Tunisie, G. Cruchet (archives Mme J. Pharaon).

¹¹³ Sac de bonbons, Paris, 1886, avec une préface d'Alexandre Hepp.

L'attachement d'Elias et Joanny Pharaon au bonapartisme est une caractéristique qu'ils partagent avec l'ensemble des réfugiés égyptiens de 1801. Ce qui les distingue des autres égyptiens qui ont mis leur connaissance de la langue arabe au service de la France, c'est l'existence d'une filiation, certes fragile – Joanny meurt jeune, alors que son fils n'est pas encore établi – mais qui permet la transmission d'un héritage. Tandis que les quelques figures notables de savants égyptiens disparaissent prématurément (Michel Sabbagh, Ellious Bocthor¹¹⁴ ou Joseph Agoub n'atteignent pas quarante ans) et meurent sans descendance, le souvenir d'Elias Pharaon inspire encore son arrière-petit-fils un siècle plus tard. D'autres familles, comme les Sakakini, conservent certes de génération en génération le profit de leurs compétences spéciales, commerciales et linguistiques, et, en les adaptant à l'évolution des temps, assurent ainsi leur prospérité et le maintien de leur notabilité. Les Pharaon s'en distinguent cependant parce que, hommes de lettres, ils se sont détachés du milieu commerçant marseillais et se sont intégrés au monde parisien. C'est Joanny qui donne l'élan, par ses publications et son engagement politique libéral du côté du Mouvement, qui auraient pu le porter en avant en 1848 s'il n'était mort trop jeune pour en recevoir les fruits. Intervient là une sauvegarde qui n'est pas due aux seules solidarités familiales : l'armée recueille l'orphelin et lui permet de perpétuer la carrière paternelle. La transmission réussit par le maintien de capacités linguistiques spéciales utiles dans les bureaux arabes. Mais une fois le risque de rupture passé, l'aspiration à s'intégrer au monde parisien se réaffirme. Ce n'est pas l'entretien de ces compétences linguistiques particulières qui, pas assez académiques, se dévaluent, ni une carrière d'interprète peu prometteuse qui peuvent y répondre, mais le transfert d'une carrière militaire algérienne à une carrière civile métropolitaine plus rémunératrice, ouverte à une famille dont la fidélité au bonapartisme est un atout désormais, sans qu'elle pèse après 1870.

On retrouve ce processus d'intégration sans rupture apparente dans le choix des prénoms : Joanny ajoute au français Jean la couleur du grec Ioannis dans un ton à la mode (en témoigne son fictif contemporain, l'Anthony de Dumas, représenté en 1831) ; Louis Elias Florian compose un bouquet qui mêle le souvenir de la tradition familiale (Elias, comme le grand-père), la prudence vis-à-vis du régime en place (Louis pour cet enfant né le 21 janvier rappelle Louis XVI ou le souple Louis XVIII, par opposition à l'ultra Charles X), et un goût littéraire moderne (Florian, qui l'emportera dans l'usage, est un prénom qui doit sa mode au fabuliste). On le perçoit aussi dans le domaine religieux : la couleur grecque de leur catholicisme semble s'être très rapidement effacée, une fois les distances prises avec Marseille, et n'avoir jamais fait barrière. L'affiliation de Joanny à la franc-maçonnerie lui a sans doute permis de conjuguer référence orientale et socialisation française. Arabophilie et franco-centrisme ne se sont pas non plus posés en termes antagonistes pour l'interprète Florian, ou l'opposition lui semblait pouvoir être surmontée, du moins à en croire ses fictions.

Dans une typologie des arabisants français qui reste encore à faire, les Pharaon représentent une figure mixte. Ils doivent sans doute leur succès à cette heureuse combinaison. Aux savoirs anciens des négociants méditerranéens du Levant, ils ajoutent la science nouvelle des militaires formés à Paris, puis à Alger. Il y a chez eux des restes du modèle de la dynastie familiale. Ainsi que dans tous les métiers qui exigent une longue formation avant d'atteindre à une connaissance rare, capital précieux à transmettre, on est interprète de père en fils, comme on l'était généralement au XVIII^e siècle, avec les Jeunes de langues, et encore souvent au XIX^e siècle, comme en témoignent les Rousseau, les Féraud, les Beaussier, les Wiet, etc. Mais les Pharaon font preuve aussi d'une grande capacité d'adaptation aux conditions nouvelles : le métier change, avec de nouvelles exigences académiques (les examens imposés aux interprètes), et la carrière perd de son attrait, ce dont témoigne une vague de démissions après 1870, en réaction au nouveau contrôle du pouvoir par les civils en Algérie, mais dont la gravité tient à une désillusion plus profonde et ancienne. Leur reconversion est particulièrement nette et rapide. Alors que d'autres familles redéploieront leur compétences linguistiques dans des carrières civiles (interprètes judiciaires, administrateurs civils, ou universitaires), les Pharaon ne se fixent pas en Algérie mais à Paris, oublient sinon leur origine, du moins la langue arabe, et, s'ils restent au service de l'Etat, quittent notre champ d'observation.

¹¹⁴ Louca (Anouar), « Ellious Bocthor. Sa vie. Son œuvre », *Cahiers d'histoire égyptienne*, V, 5-6, (déc. 1953), pp. 309-320.

On peut se demander si la stratégie familiale des Pharaon n'est pas à relier à la marginalisation qui frappe les interprètes « indigènes » autour de 1845. On a vu que Joanny Pharaon était de ceux qui engageaient à séparer drastiquement le bon grain des doctes interprètes français de l'ivraie des ignares indigènes. Cette position n'était-elle pas d'autant plus tranchée que l'ancien réfugié égyptien se sentait fragile ? A ses sollicitations, à son ambition, il était tentant de répondre par le dénigrement, de les disqualifier venant d'un étranger, d'un levantin, d'un oriental. Le meilleur moyen de faire oublier cette origine de plus en plus discriminante au fur et à mesure que le siècle avance, serait de quitter le champ des études orientales. Comme peut-être Ismaïl Urbain et sa descendance, ils auraient mis en avant un temps leurs origines africaines ou orientales et la connaissance linguistique qui leur est associée, autour de 1830, quand la mode de l'Orient comprend les Orientaux, puis les auraient oubliées ensuite, autour de 1900, quand dans l'Orient ne plaît plus qu'un décor. Ils ont ainsi échappé à un enfermement auquel ils ont pu parfois contribuer comme orientalistes, pour reprendre l'analyse d'Edward Said¹¹⁵, mais contre lequel ils ont aussi lutté, avec l'assurance d'être une force de progrès – « par eux l'Afrique alla enseigner à l'Afrique ce qu'elle avait oublié à travers les âges, et que la France avait gardé en dépôt : la science et l'humanité¹¹⁶ » – et sans doute moins de méconnaissance que d'autres.

Alain Messaoudi, Université de Valenciennes

¹¹⁵ *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil, 1980.

¹¹⁶ Gozlan (Léon), « Les réfugiés égyptiens à Marseille », *Revue contemporaine*, janvier 1866, p. 35.